

votre fiancée, et de ne l'avoir pas amenée avec vous ? O mon fils ! que serait-elle devenue dans cette atmosphère empestée ? Ah ! laissez-la, cette pauvre jeune fleur, laissez-la croître et se fortifier dans l'air vivifiant de la solitude, loin des dangers de la cour. Ces femmes voluptueuses et coquettes eussent bientôt flétri sa vertu ; tandis qu'il y a tout espoir que vous la retrouverez encore vigoureuse et saine, et digne de votre affection. Raoul, voici la nuit qui tombe, et ma vue est vieille : ne voyez-vous rien sur le sommet de cette montagne ?

— Pardon, Cuthbert ; j'y vois une douzaine d'êtres vivants, que je soupçonne fort être des Sarrasins.

— Une douzaine ! Je donnerais le meilleur doigt de ma main pour qu'ils ne fussent que douze. Mais je n'ai pas vu, dans ma longue carrière, un lieu plus propre aux embûches que celui-là. Que le Ciel démenté mes sombres prévisions ! Montez, mon fils, sur cette petite saillie de rochers, et veuillez jeter un coup d'œil en arrière, pour savoir où en sont nos gens.

Le jeune chevalier obéit, et revint dire peu après :

— Autant que le crépuscule me l'a permis, j'ai vu le centre de l'armée s'avancer péniblement le long de la montagne. Mais les rochers et les précipices m'en cachaient la plus grande partie.

— Et le roi ?

— J'ai cru voir étinceler ses armes aux derniers rayons du soleil couchant. Mais une grande distance le sépare encore de nous.

— Oui, une grande, une bien trop grande distance. Ah ! puisse-t-elle n'être pas incommensurable, comme celle que la mort jette entre les hommes !

— O mon Dieu ! dit tout à coup le jeune sire de Louville, au lieu d'une douzaine de Sarrasins, j'en vois des centaines. Toutes ces crêtes semblent s'en couronner. Si j'allais en prévenir le sire de Rancon ?

— Il vous dirait que vous avez la berlue, et que vous prenez des fantômes pour des réalités. Les jeunes fous qui l'entourent ont plus d'intérêt à dormir en paix sur l'herbe molle de cette vallée que dans l'air vif de ces montagnes.

— Alors, Cuthbert, nous ferions bien de descendre, et d'offrir nos bras pour la défense de nos frères. Car je prévois que leur embarras sera grand.

— J'y songeais tout à l'heure, Raoul. Quand on n'a plus, comme moi, qu'une goutte de sang à donner, on aimerait à l'employer utilement. Mais j'ai renoncé à cette pensée. Le devoir nous retient ici : car le devoir est toujours pour le soldat là où est son poste. Dieu verrait de mauvais œil que nous quittassions le rôle qui nous est assigné, pour celui que notre volonté choisirait. L'histoire nous dit qu'il s'irrita contre Saul de ce que celui-ci avait épargné la meilleure partie des troupeaux amalécites, sous prétexte de lui en faire des sacrifices. Allons-nous-en tête baissée, où l'on nous mène ; la gloire est par-derrière, le devoir est par-devant : point d'hésitation.

Moins d'une heure après, l'avant-garde arrivait dans cette charmante vallée, plus agréable encore

qu'on ne l'avait soupçonné de loin. En un clin d'œil, les tentes sont dressées ; l'étendard royal flotte sur celle du centre, où étaient Rancon et quelques seigneurs avec lui. Chacun se livra à la joie, puis au sommeil ; bientôt le silence régna partout. Cuthbert seul et son ami ne dormaient pas ; les soucis qui les agitaient étaient trop graves pour leur permettre le repos. En prolongeant leur modeste repas, ils devaient de la situation périlleuse où l'armée pouvait se trouver ; puis, se laissant aller à la dérive, ils effleurèrent mille sujets : le vieux soldat aimant à raconter les épisodes de sa vie agitée, et le jeune sire à parler de sa douce fiancée et de ses rêves de bonheur.

Pendant ce temps-là, l'événement justifiait leurs sinistres pressentiments. L'histoire a raconté cet épouvantable désastre, un des plus émouvants qu'aient consignés ses annales. Le centre de l'armée française montait péniblement dans un chemin suspendu entre des précipices. Une multitude sans armes, composée surtout de vieillards, d'enfants, de femmes, de malades, et tout le train des bêtes de somme et des bagages, formaient une véritable cohue, où la discipline et l'ordre n'étaient pas possible. L'aspect de ces horribles abîmes, dont l'approche de la nuit augmentait la profondeur, faisait tourner la tête à plusieurs. Ou de frayeur, ou d'imprudence, quelques-uns glissaient dans ces excavations, et y trouvaient la mort : ce qui accroissait la terreur et le désordre. Des bêtes de somme, ne pouvant assurer leur pied sur ces sentiers étroits, se précipitaient, et entraînaient avec elles tout ce qui se trouvait sur leur passage. Ailleurs, des quartiers de rochers se détachaient, et écrasaient, en bondissant, hommes et animaux. On devine quels cris, quelle confusion accompagnaient ces accidents. Or, c'était ce moment qu'épiaient les Sarrasins. Ils sortent de leurs embuscades, s'élançant sur cette multitude en désordre, et en font un affreux massacre. Le tumulte est alors à son comble. Il est plus aisé d'imaginer que de décrire ce qui dut arriver dans ces tristes circonstances. Mais les cris de ces malheureuses victimes, répétés par les échos des montagnes, arrivèrent enfin jusqu'au roi, et l'avertirent de ce qui se passait. Ne pouvant supposer que l'avant-garde n'eût pas exécuté ses ordres, il ne savait se rendre raison de ce qui se passait à moitié de la montagne, réunissant aussitôt l'élite de ses chevaliers, il se rend en hâte sur le lieu du combat. Une lutte terrible s'engage, dans laquelle ce prince, naturellement très-brave, déploya une valeur au-dessus de tout éloge. Les Sarrasins, profitant de l'avantage de leur position, roulaient d'énormes rochers qui enlevaient des bataillons entiers. Il fallait aller les débusquer de leurs citadelles de roc, gravir la montagne à l'aide des mains, exposé à leurs pierres et à leurs traits. Mais que ne peut la valeur bouillante du Français ! Les prodiges de ces dernières années nous démontrent que ce généreux courage ne dégénère pas dans notre race ; comme l'exemple que nous citons fait voir que ce n'est pas d'aujourd'hui que nos soldats joignent la bravoure à l'agilité.